

Damien Sand

LE MESSENGER
DE L'ARÈNE

UN BEAU DIABLE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-2613-7**

© Damien Sand

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À mes amours

Aux protagonistes de cette fiction

Au confinement qui m'a permis de terminer ce roman

PREMIÈRE PARTIE

SAHEL INCONNU

UN SEUL ÊTRE VOUS MANQUE ET...

Les trois acolytes étranges et mal assortis se trouvent à l'affût en face de moi, un grizzly, un cobra et un bonobo, ce dernier me regarde droit dans les yeux de manière si insistante que je me demande s'il ne va pas me dire quelque chose, ou s'il veut juste m'attaquer. Je ne le sais pas et je n'ai pas le temps de l'interroger sur ses intentions, car, les deux compères, le serpent et l'ours de connivence depuis de début, de concert foncent soudain sur moi. J'ai d'instinct la subite présence d'esprit de m'échapper en sautant comme un archange dans le grand canyon qui vient d'apparaître devant moi. La chute me paraît vertigineuse, néanmoins je maîtrise heureusement la technique d'atterrissage et je me laisse tomber avec confiance. À peine les pieds posés sur le sol ferme, un inconnu hirsute, habillé à la mode n'importe comment, et qui ne sent pas bon me saisit sans délicatesse par la main et me force à le regarder dans les yeux. La couleur rare de ses pupilles d'un bleu pétrole unique me rappelle la teinte d'un tableau peint par l'artiste de Tolède El Greco. Pour je ne sais quelle raison, je crois que mes oreilles restèrent obstruées à cause de la dépression liée à la descente, je ne perçois pas ce que le quidam me dit. Sa bouche édentée et nauséabonde articule des mots, mais pas moyen de les comprendre, quand je sens derrière moi une présence désagréable. C'est celle de l'ours qui sans doute a dû sauter à ma poursuite, le plantigrade me crie dans son langage : Tu as perdu quelqu'un ! Je pense qu'il traduit ce que l'inconnu me répète depuis un moment. Samuel, qu'as-tu fait, où t'as mis le corps ? Sa voix caverneuse me dresse les poils sur la peau.

Je me réveille en sursaut de nouveau au milieu de la nuit, le souffle coupé, le cœur oppressé, en me remémorant dans mon songe, d'une manière absurde, que la personne que je désire par-dessus tout a disparu. Ensuite, mon rêve s'évanouit en me laissant une fois encore un sentiment amer, odieux et douloureux,

que je connais trop bien. L'absence de mon cher amour m'aspire dans un sombre désespoir d'abandon. Je subis une tristesse infinie qui me tient au plus profond de moi, prisonnier, comme une araignée dans sa toile, la gorge serrée, le thorax asphyxié par le poids gigantesque du malheur qu'il semble supporter depuis quelques jours. Après plusieurs minutes d'angoisse, je reprends enfin conscience de ma lucidité et me répète dans une boucle maladive ces quelques mots : « ce n'est pas vrai ! » C'est comme si je voulais à tout prix me convaincre d'une vérité différente, la disparition de l'être aimé n'est pas réelle, mais un cauchemar.

Comment un être si cher a-t-il pu sortir de ma vie si brutalement, du jour au lendemain ? La personne se trouve ici, puis comme dans un tour de passe-passe, elle s'est volatilisée. La supercherie apparaît d'autant plus énigmatique que la veille, nous avons organisé avec ses amis d'une manière festive son installation dans sa nouvelle habitation simple et modeste. Chacun devait venir avec une chose utile : qui, un sommier, celui-là, un matelas, les autres, quelques objets de première nécessité. Ensuite, nous avons ensemble pendu sa crémaillère jovialement, comme de bons camarades même si je ne connaissais pas la plupart des présents. Je crois avoir trop bu à cause de la situation qui correspond à une sorte de séparation pour moi, et deux gaillards m'ont ramené chez moi. Le lendemain, en retournant sur le lieu du « drame », j'ai constaté la sordide disparition.

« Comment est-ce possible ? » La question revient en leitmotiv dans ma tête fracassée, puisqu'une partie de mon inconscient persiste encore dans le déni de cette absence. Je me contrains avec une certaine brutalité à me tenir debout, à traîner des pieds dans la maison, à me préparer un café, à remettre toutes mes pensées en ordre, à trier mes sentiments pour ne pas me laisser submerger par l'abattement qui me fait souffrir depuis quarante-huit heures. Il me semble l'entendre respirer derrière moi, je me retourne à plusieurs reprises pour vérifier si quelqu'un me suit.

Je ne trouve personne évidemment. Je ne suis pas parvenu jusqu'à cet instant à me redresser pour faire face à cette catastrophe. J'ai l'impression que sans tous mes efforts pour le contrôler mon corps décatirait immédiatement d'une trentaine d'années et se vouterait comme un homme accablé à force de porter son fardeau. La tête basse. Je ne me souviens pas comment j'y suis arrivé, mais je me suis habillé, ma foi correctement, et j'ai aussi réuni mes affaires pour donner mon cours ce matin aux étudiants de première année. Je parie qu'ils m'attendent de pied ferme, triple hélas !

Je vendrais mon âme au diable pour qu'aujourd'hui tombe un jour férié et non un banal jour ouvré qui me contraint d'aller au travail dans cet état insupportable de zombi. À cette pensée moribonde, je réalise avec angoisse que je ne pourrais jamais tenir les trois heures que dure mon intervention auprès de mes élèves, pour mon malheur, bien vivant. Mes jeunes étudiants-vampires (toujours assoiffés de sang et de savoir) évidemment voudront comme d'habitude débattre (et pas juste un peu) et sans cesse me poseront des questions qui me forceront à réfléchir. Or, dès la matinale, je ne me juge pas en condition pour effectuer cet exercice mental. La torture commencera dans moins d'une demi-heure. Comme je désirerais me faire porter pâle, tant pis, si ça n'entre pas dans mes valeurs. Ce n'est pas dans mon tempérament de me prétendre malade, même quand je m'y sens vraiment, et du reste, je ne pourrais trouver personne pour me remplacer au pied levé et assumer le cours à ma place. Il faut que j'y aille ! Je me force à peine pour me souvenir des nombreuses fois où même dans un état fiévreux, indisposé, vanné, éreinté, post-bourré, j'ai accompli sans renâcler mon devoir, sans que personne (ou presque) se rende compte de mon syndrome. Au nom de quelle déontologie vertueuse me suis-je toujours infligé des coups de pied au cul pour me rendre au travail coûte que coûte ? Mais, à cet instant, je n'ai plus de temps de tergiverser, un klaxon me rappelle à l'ordre, mon chauffeur arrive, je dois le rejoindre.

Samuel Vilar vêtu d'un pantalon blanc en toile de coton et d'une chemise bleu clair à manches courtes sort de sa chambre climatisée en laissant sur sa table basse un cahier entrouvert. Il ressemble ce matin d'automne subsaharien à une créature fantomatique à l'allure fracassée, et même s'il en paraît deux fois plus aujourd'hui, il vient de fêter ses vingt-sept ans, depuis peu. On distingue à l'extérieur de la maison quelques paroles convenues de deux voix masculines distantes qui échangent des salutations. Une portière claque, puis une seconde, une voiture démarre et s'éloigne très vite.

Sur son cahier d'écolier à petits carreaux grand ouvert, apparaissent à travers de centaine de lignes d'écritures les réflexions intimes racontées par l'auteur depuis son arrivée à Niamey en juillet dernier. Il rédige au jour le jour des vademecum sur son épopée africaine et ne se lasse pas d'y relater toutes ses abondantes activités professionnelles et personnelles et abandonne sans aucune censure ce qu'il ressent au moment où il consigne ses mots dans son livre de bord. Perdues parmi toutes ses formulations, d'innombrables ratures de toutes les couleurs témoignent que le narrateur a désapprouvé certaines de ses expressions et occultent de probables pensées, posées, regrettées, biffées, et qui resteront secrètes à jamais. Son cahier d'une centaine de pages est devenu en sorte, au fur et à mesure de ses séances d'écriture, son journal intime.

Si l'on prenait le temps de compulser ces pages si cordialement offertes par cet homme blessé, brisé depuis quarante-huit heures par un chagrin d'amour, au risque de violer sa vie personnelle, on devrait sans doute apprendre les raisons (évoquées quelques lignes au-dessus) qui ont provoqué son état mélancolique. On devrait évidemment remonter à plusieurs journées en arrière, voire des semaines, pour comprendre les origines de cette situation et répondre à la question qui se pose : comment cet individu en est-il arrivé là ?

Aimez-vous Brahms ? Schubert ? Préférez-vous Beethoven ? Pour aborder ce passage, je n'hésiterais pas, si je me trouvais à votre place, à écouter une œuvre musicale de l'un de ces trois génies ! Je vous conseille, sans désirer vous influencer, le 2^e mouvement de la septième symphonie de Ludwig.

Avez-vous déjà adoré une personne à la folie, je veux dire jusqu'à l'obsession qui vous confisque le cœur et l'esprit au risque d'en mourir ? Êtes-vous tombé éperdument amoureux de quelqu'un ? Cette aliénation vous force à découvrir une vérité qu'on ne s'imaginait pas et qu'on croyait impossible d'éprouver en soi : la passion. Ce poison puissant va en réalité vous dévorer l'âme de l'intérieur et vous obliger à réagir sans comprendre, sans pouvoir contrôler vos pulsions et pourrait remettre en question certaines de vos valeurs essentielles, si vous en aviez. Cette flamme, comme une justice d'exception, vous prive de liberté sans sommation et altère votre libre arbitre. Que l'on ne se méprenne pas, la passion n'opère pas toujours comme un amour excessif que l'on ressent à deux, puisque par malheur, trop souvent, elle se présente sans réciprocité. Si deux êtres qui s'adorent partagent leur désir, même dans un état évanescent et sauvage, la relation persiste, belle et constructive. Ensemble, on se sent plus puissants, plus grands, plus sublimes, quelquefois plus coruscants. Mais, quand l'attirance s'investit à sens unique, alors, une souffrance interminable débute et vous entraîne dans un gouffre de désespoir et d'insécurité. Si vous n'avez jamais vécu la fièvre languissante, ce sentiment destructeur qui vous fait perdre la raison, l'histoire de Samuel ne saurait (pas) vous atteindre et vous seriez tentés de passer votre chemin. Mais dîtes-vous, avant de franchir le pas du renoncement, que vous pourriez saisir une occasion d'entrouvrir une porte vers l'enfer, sans mettre votre intégrité physique et mentale en péril ? Vous pourriez, en simple spectateur, examiner la

descente morbide destinée seulement à ceux déjà contaminés par les vertiges de l'amour et du désir de la chair. Ne cherchez pas, dans ce récit qui tentera de vous surprendre, du côté de Roméo, d'Antoine, d'Orphée, de Tristan, ou de Shah Jahan, ces tourtereaux merveilleux qui ont tant chéri leur bien-aimée, leur Juliette, leur Cléopâtre, leur Eurydice, leur Iseult, ou leur Muntaz Mahal. Ces adoreurs ont eu la chance de vivre leur coup de cœur partagé, en guise de compensation, malgré leur aventure romanesque dramatique. Ici, dans cette narration, vous suivrez les traces de ceux qui n'ont jamais pu se sentir exaucés en retour à la hauteur de leurs sentiments. Pensez à la dame idéalisée dans les rêves de Don Quichotte ou aux espoirs contrariés de Cyrano de Bergerac, aux souffrances du jeune Werther, ou à bien d'autres chagrins, et si leur tragédie ne vous rebute pas au point de vous empêcher de poursuivre votre lecture, cette histoire romantique à souhait pourrait vous combler de plaisir.

LES EXPERTS À NIAMEY

Nous avons atterri à l'aéroport international de Niamey au début du mois de juillet pour consolider le programme détaillé de la mission de coopération culturelle et technique que l'agence nous a confiée. Nous composons d'après la convention entérinée à Paris entre les deux états, Roland et moi, une équipe de spécialistes en éducation populaire et de formateurs de haut niveau dans le domaine de la culture et l'ingénierie sociale. Je suis resté moi-même étonné du summum de notre compétence, en signant mon contrat ! Malgré notre expertise reconnue, l'improvisation de notre accueil m'a semblé si évidente que j'ai eu le sentiment que nous prenions tout le monde de court et qu'on ne nous attendait pas de sitôt, c'est-à-dire au jour exact et à l'heure précise convenus. À mon avis, alors que c'était pourtant programmé depuis de longues dates, notre ponctualité a déconcerté nos hôtes nigériens. Leur réaction aurait dû immédiatement me mettre la puce à l'oreille, car elle a préfiguré le manque d'organisation qui se préparait. Elle se vérifiera par la suite, puisque nous devons patienter plus de quinze jours avant que les fonctionnaires nigériens du ministère intègrent notre présence in situ et qu'enfin, ils daignent nous détailler les multiples actions prévues par notre protocole. Pendant ce temps, on nous a parqués comme de vulgaires touristes dans un hôtel de luxe de la capitale. Dans l'expectative d'une réponse adaptée à la raison de notre voyage et pour nous faire musarder en attendant de lever le moindre doigt, aussi petit qu'il soit, nos interlocuteurs, constants, prévenants et souriants, nous suggèrent d'employer notre temps libre à découvrir la ville, et, quoi de mieux, à pied.

J'ai eu un peu de mal à m'habituer, au début du séjour, à l'apparition brutale de la nuit, l'obscurité et sa quiétude consubstantielle quand il est à peine dix-neuf heures. À Paris, je

commençais à apprécier la longueur estivale des soirées de juillet et la diversité de ses nombreuses animations. Je souffre, pour l'instant, du temps subsaharien du Niger qui stagne presque à 50° en permanence, avec cette chaleur pesante, persistante et humide, on transpire toute la journée sans effectuer aucun mouvement, et au moindre effort, on dégouline, à grandes eaux, de partout. Je suis trempé, de ce fait, du matin jusqu'au soir dès que j'ai mis le pied dehors, ce qui légitime mon comportement casanier des premiers jours, car je n'ai presque pas abandonné ma chambre d'hôtel climatisée. J'en ai profité pour continuer un livre que j'avais commencé à lire avant de quitter Paris. Le plus beau de Gabriel Garcia Marquez. Je confie avec humilité à ce cahier à petits carreaux que je souhaiterai avoir un centième du quart de son talent pour rédiger le récit que j'ai entrepris depuis six mois. Mon modeste manuscrit à moi raconte l'histoire de mon aïeule maternelle et de sa fille (qui s'avère donc, ma propre mère). Leur vie respective me semble romanesque et mériterait que j'y emploie plus d'heures pour laisser la trace de leur existence dans un livre. Et si possible avant de mourir. Je parle de moi, bien entendu.

Pendant les premiers jours de notre séjour à Niamey, dans la matinée et en fin d'après-midi, nous visitons les nombreux quartiers populaires autour du grand Hôtel Ténéré où nous résidons. Nous nous promenons pour occuper notre temps, en attendant de rejoindre notre habitation permanente, laquelle reste pour l'instant une option non résolue par le Ministère qui nous accueille. Pendant la durée assez rallongée de la sieste, je replonge avec délice dans ce magnifique roman « Cent ans de solitude » une œuvre majeure du Colombien Prix Nobel de littérature. Je constate rapidement au cours de nos innombrables escapades quelques stéréotypes persistants, par exemple l'homme blanc circule à grande vitesse dans les avenues principales de la capitale, en 4x4 en règle générale, souvent en solitaire, et les rares Occidentaux marcheurs avancent deux par deux dans les

ruelles, les moins entretenues de la cité. Toutefois, je n'en connais pas la raison, les Européens ne s'aventurent jamais seuls, mais toujours en duo. Avec Roland, on n'échappe pas à cette règle, et pareils aux autres Occidentaux, nous nous promenons ensemble. Comme nous ne disposons pas de voiture, on emploie notre important et indécent temps disponible à visiter les différentes et abondantes curiosités de la ville à pied et l'on en profite pour flâner et découvrir à foison la vie quotidienne des autochtones. Beaucoup d'habitants vivent sans aucun confort dans la rue, non seulement en raison de la chaleur écrasante, mais du manque de logements vacants dans la capitale ou des loyers trop onéreux pour la majorité des gens. Plusieurs familles très miséreuses résident en permanence à l'extérieur, je remarque en effet des centaines de sommiers posés ici et là sur les trottoirs avec des tas d'affaires rangées aux endroits où c'est possible, dessus, devant, derrière, en dessous. Un rideau autour d'un lit, à l'occasion, leur permet de se créer une apparente intimité et dans certains cas, à côté d'eux, se trouve des seaux et des cuvettes, emplies d'eau, pour boire et se laver, je me demande cependant comment ils font pour satisfaire leurs autres besoins. Quelques individus tentent de gagner leur vie, à l'aide de fragiles braseros posés près de leur couchage, en consacrant leur temps à faire griller des brochettes qu'ensuite, ils vendent aux passants au prix dérisoire de « trois fois rien ». Je raffole de ces petites brochettes de moutons couvertes d'épices. Les gens d'ici nous sourient, notre pâleur les interpelle. Les enfants ont envie de nous toucher et ne s'en privent pas, certains caressent subrepticement mes membres supérieurs, fascinés par ma dense pilosité, seulement pour voir et se réjouir de l'effet que cela leur procure. Ils rient beaucoup, et recommencent juste ensuite pour s'amuser encore une fois. Je me retrouve alors avec les avant-bras couverts de dizaines de nœuds confectionnés par ces bons petits diables en entortillant mes poils. Je ne m'en rends pas toujours compte immédiatement, ce n'est qu'après que j'enrage de m'être laissé nouer.

Comme les habitants sourient avec générosité, j'ai l'impression d'avoir figé un étirement permanent sur mes lèvres pour répondre à leur expression affable. Je me sens bien. Je trouve les filles très jolies et les garçons très beaux et je m'ébahis de la variété de leur couleur. Les carnations exposent une diversité de teintes, éloignées du noir, je distingue des nuances différentes qui vont de foncée à claire : chocolat, brun, châtain, marron, caramel, beige, sable. Je suis également surpris de constater que la plupart des jeunes que je croise se montrent sains, musclés et grands, ils ont l'air toniques et en parfaite santé, alors que je pensais rencontrer une population adolescente chétive et souffrant de malnutrition. On ne voit pas ou très peu de personnes rachitiques. Nos collègues africains devant notre étonnement ingénu nous expliquent très simplement que la mortalité infantile est si élevée en Afrique et en particulier au Niger, qu'en majorité, seuls les enfants qui naissent robustes et capables de résister au destin difficile et condamné qui les attend parviennent à survivre. La réalité du monde se trouve parfois filtrée par notre vision étroite d'Occidental.

Alors que j'envisageais de me heurter à une intraitable austérité qui ronge le pays à cause du sous-développement, du régime militaire, de l'autoritarisme du pouvoir en place, je découvre une ambiance tranquille et joyeuse. Les habitants semblent bien plus heureux que ceux des villes européennes. Je suppose, me répète souvent Roland, quand on possède à peine de quoi subsister on apprend à profiter de ce que l'on a, et à l'inverse, si l'on est bien nanti, on ne sait pas toujours apprécier tous ses privilèges. Il a raison, mille fois, mais je parie qu'en vérité ces gens aimeraient disposer de tout en quantité suffisante au point de pouvoir en dédaigner la jouissance.

Roland est un compagnon de voyage agréable, instruit, tolérant et respectueux. Je me le représente comme un ogre barbu d'une quarantaine d'années, un colosse, bon vivant, grand

buveur, gros mangeur, mais avec une énorme imperfection, il ne fume pas. Il est pédagogue, sociologue de formation, philosophe. J'ajouterai, même si c'est un pléonasme dans l'éducation populaire, que c'est un homme de gauche, comme moi. C'est également le chef de cette mission au Niger, mais comme il est appelé à repartir et moi à rester, il ne se prive pas de me consulter sans cesse. Malgré moi, quand il discourt de sa voix de basse, j'imagine Aristote en toge dans l'antiquité grecque prodiguer ses vastes connaissances à ses adeptes admiratifs qui dégustent ses paroles jusqu'à satiété. Moi, parfois, il me fait sourire lorsqu'il utilise des termes incompréhensibles pour le commun des mortels et qu'il demande sans humour leur traduction en haoussa. Je suis persuadé que nos collègues nigériens qui nous servent d'interprètes se permettent quelques raccourcis dans la transposition de ses propos à leurs compatriotes. J'apprends beaucoup de lui, même si je crois rendre mon langage beaucoup plus accessible aux autres dans ma manière d'expliquer ma pensée.

Mon philosophe de compagnon doit, dans le mois qui vient, soumettre au Ministère le programme détaillé de nos interventions qui se dérouleront sur toute la période de notre présence au Niger. On s'aperçoit vite que la mission financée par l'Agence de Coopération Culturelle et Technique se présente comme un acte fondateur pour le gouvernement nigérien. Il souhaite instaurer une collaboration à long terme entre la France et le Niger dans le domaine de la formation des animateurs nigériens, mais l'objectif reste très consensuel, passe-partout, et le cahier de charge se montre d'une surprenante banalité. Je devrais utiliser le mot : diplomatique, car c'est un document qui ne préfigure aucune application opérationnelle du projet. Il s'agit pour Roland et moi, à partir de maintenant, de donner du contenu à toutes ces platitudes stylistiques paraphées par les hommes politiques des deux pays. Nous rencontrons à de nombreuses reprises, souvent à leur demande, nos trois

partenaires locaux qui servent d'intermédiaires entre nous et le secrétaire général du Ministère. Lors de chaque long entretien, on définit des petits bouts de fragments de détails, mais sans obtenir plus de précision sur la période de démarrage de notre mission. Nos collègues restent sereins et ne se montrent pas le moins du monde préoccupés par les heures et les jours qui passent et je commence à comprendre ce que signifie l'expression « s'armer de patience ». Les notions de temps divergent d'une manière atavique, entre nous et nos interlocuteurs, si pour nous c'est de l'argent, il semble représenter en ce lieu une tout autre richesse.

Je pense qu'en amont, ici, personne n'avait anticipé de programme ou de calendrier, et dire que depuis le mois de mai, nous avons rencontré à Paris à une dizaine de reprises les trois représentants nigériens pour préparer cette mission. C'est comme s'ils attendaient l'arrivée des experts à Niamey pour embrayer l'opération, et maintenant qu'on apparait en chair et en os, l'on va pouvoir commencer à s'organiser.

Le pédagogue et moi devons faire face à des codes de valeurs qui nous paraissent étrangers, à une représentation différente du monde et à des us et coutumes que nous ne maîtrisons pas, et qui par moment nous plongent dans la perplexité. Les hommes dans la rue, par exemple, se tiennent par la main quand ils se connaissent bien, pour montrer qu'ils s'estiment et qu'ils sont de bons amis. J' imagine le même type de démonstration à Paris et les commentaires qui s'ensuivraient. Je me demande ce que dirait Roland si je le prenais par sa petite menotte pour lui prouver mon affection. Je me retiens de rire en visualisant une telle scène et la tête que mon philosophe exhiberait, cela dit, ce n'est pas à proprement parler un « copain », c'est juste un collègue que j'apprécie.

D'autres rites nous dupent. Un jour, nous arrivons près d'un restaurant devant lequel on remarque sur le perron du bâtiment le patron, dont nous avons fait la connaissance le matin même. L'individu lève les bras au ciel en regardant avec exaltation dans notre direction. À cet instant, Roland l'humaniste considère que ce geste représente un signe de bienvenue qui lui est destiné. Alors, il soulève à son tour les mains avec une énergie exubérante semblable à celle de son interlocuteur, et l'accompagne d'un large sourire et lance, aussi fort que possible, un « hello ! » pour que le propriétaire l'entende à cette distance. La puissance du mot surprend tous les êtres vivants présents à cet endroit, y compris le chien et la chèvre. Un garçonnet, sans doute le fils de la maison, examine avec une moue désapprobatrice mon expansif compagnon qui ne s'aperçoit de rien. Cependant plus on s'approche du patron, plus on saisit que cette gesticulation ne s'adressait pas à nous, mais à Allah, car l'homme poursuit son rituel, en s'agenouillant, installé sur un petit tapis cérémonial et en baisant le sol. L'émetteur de l'interjection familière a oublié tout bonnement qu'en juillet de cette année, on est tombé en plein mois du ramadan. Roland comprend soudain son erreur, et pousse de manière très discrète « merde, je me suis planté ! » Ces quelques mots me sont destinés personnellement et en exclusivité.

Nous logeons, au bout de dix jours après notre arrivée encore à l'hôtel Ténéré, aux frais de la princesse, car la disponibilité de la concession (maison) qui nous est promise ne se confirme toujours pas. Il manque les lits, d'après ce qu'on nous a dit, et quelques accessoires domestiques indispensables pour pouvoir nous héberger convenablement pendant un an. C'est la durée de notre contrat. Roland qui se présente comme le responsable de la mission s'inquiète un peu, mais pas vraiment, à mon grand désespoir. Il semble être contaminé par l'ambiance du pays, de l'Afrique, car il a adopté l'attitude de lâcher-prise qui règne ici, vivre le moment présent et attendre avec constance que les choses se résolvent d'elles-mêmes, si Dieu le veut. Lui, c'est un vrai philosophe, je ne dois pas l'oublier, alors que moi, ce n'est toujours pas le cas, non. D'ailleurs, nos interlocuteurs privilégiés

s'étonnent de notre insistance obstinée, surtout la mienne, puisqu'on nous répond inlassablement, d'une manière convaincante et concrète, qui ne devrait poser selon eux aucun souci, tout est sous contrôle, ce sera pour incessamment sous peu et même avant. Je montre un peu plus d'impatience que mon collègue, je me tracasse de tout, et surtout de connaître le contenu détaillé du programme de notre action. Si nous nous présentons comme des experts de la culture et de l'éducation populaire, comment transposer notre expérience de spécialiste issue d'une nation d'abondance et la partager avec des professionnels qui ne disposent d'aucune infrastructure digne de ce nom et quasiment aucun moyen pour les faire fonctionner ? Comme je ne suis pas le responsable de la mission, je me résous à laisser Roland gérer le manque de préparation de notre accueil.

Au bout d'une quinzaine de jours de tourisme et de farniente dans la capitale nigérienne, les deux collègues peuvent enfin rejoindre la concession qui leur est destinée. Elle est située dans le quartier des fonctionnaires. En Afrique, une concession désigne un terrain à usage d'habitation qui regroupe dans une enceinte des maisons hébergeant le plus souvent une famille élargie.

L'aménagement attendu à la résidence se confirme et s'avère très spartiate, néanmoins il semble convenir aux deux prochains occupants. On pénètre par un portail métallique de couleur verte qui donne sur une cour configurée en L inversé autour du bâtiment. Elle surmonte une petite terrasse qui donne accès à l'intérieur. Un arbre ancien biscornu est planté au beau milieu du passage. En s'engageant dans le logement, on tombe sur un corridor qui distribue tous les espaces habitables. En face de l'entrée, on découvre une première pièce dépourvue d'ajours, mais avec une cloison vitrée tout le long. On distingue, en prolongement, une deuxième chambre très lumineuse et sur

la droite en vis-à-vis, le cabinet de toilette avec douche uniquement. Au bout du couloir, on devine le lieu d'aisance. Sur la gauche, une porte sépare un grand espace qui inclut la salle à manger et le salon. Un buffet en formica occupe le fond et un ventilateur règne au milieu du plafond. À l'autre bout de ce spacieux lieu de vie, une fenêtre rejoint de plain-pied l'arrière de la cour où se loge un large lavoir à côté duquel on trouve des cordes et des pinces à linge installées pour accueillir les vêtements à sécher. Sur la gauche de la maison, on aperçoit une sorte de débarras devenu une cuisine rudimentaire avec juste quelques placards, un évier, un réchaud et un réfrigérateur. C'est parfait, l'habitation possède tout ce qui semble nécessaire pour vivre. Seul problème à résoudre aujourd'hui, c'est qu'il manque encore un couchage dans la première pièce et que nos compères devront partager le grand lit posé dans la chambre du fond. Les deux alcôves heureusement disposent d'un climatiseur.

Puisque nous identifions comme tout portage nos uniques bagages à transférer de l'hôtel à la concession, notre emménagement s'effectue rapidement. À peine installé, le rythme s'accélère tout d'un coup, car nos contacts nous annoncent que la prochaine semaine sera consacrée à la découverte des structures et des hommes dans les nombreuses provinces du Niger. Les affaires sont rangées dans la valise, moi et mon collègue, nous nous tenons prêts à bouger. Notre travail va donc enfin commencer par la visite de toutes les villes importantes du Niger en dehors de Niamey : Agadez, Diffa, Maradi, Tahoua, Tillabéry, Zinder. Le but de ce déplacement consiste à rencontrer les différents professionnels de l'éducation populaire et la culture du pays pour faire leur connaissance et recenser leurs besoins en matière de formation, comme il est prévu dans le cahier de charge. J'avoue que je me sens tout excité à l'idée de pouvoir me mettre en action.

Le périple de huit jours nous permet de découvrir l'immensité du Niger jusqu'au désert du Ténéré au nord et les frontières du Bénin au sud et de mieux appréhender la diversité des régions avec ses multiples langues et les ethnies qui le peuplent. Les routes sont peu nombreuses et appelées pistes ou trivialement tôles ondulées à cause du manque d'asphalte et de l'état des chaussées que nous traversons. C'est pour ainsi dire comme ça par tout le pays. Les véhicules doivent maintenir en permanence une vitesse élevée constante pour empêcher de ressentir les bosses et de culbuter, ce qui n'évite pas les secousses. Les centres culturels que nous visitons présentent une importante vétusté : les infrastructures apparaissent dégradées, elles sont mal organisées, pas du tout entretenues. Les professionnels exercent leur travail sans aucune finance, sans équipes formées, sans activités, avec juste quelquefois le soutien d'anciens ouvriers ruraux devenus des assistants dévoués, des factotums restés analphabètes pour la grande majorité.

Roland et moi, nous observons tristement que le pays ne dispose d'aucun équipement moderne, les bâtiments sont délabrés, les vitres sont cassées, non réparées par manque de moyens de fonctionnement. La préoccupation des responsables demeure d'ordre pratique, comme apprendre aux utilisateurs à ne pas uriner ou déféquer à côté des trous dans les toilettes à la turque. Ils sont confrontés souvent à des superstitions qui font croire aux usagers que les orifices conduisent directement en enfer. Les gens, par conséquent, préfèrent se soulager à côté plutôt que risquer d'être emportés dans les abîmes. Leur travail principal s'inscrit dans les affaires sociales, le quotidien, avant de franchir le domaine culturel, il consiste à aider en urgence les familles à se soigner, à mieux s'alimenter, à appliquer les rudiments d'hygiène. Bref, je réalise en tant qu'experts, que nous n'avions pas anticipé le contexte qui détermine la priorité des actions à mener comme développer des apprentissages de bases auprès de la population. Nos échanges avec les professionnels en place se déroulent par l'intermédiaire des collègues qui traduisent les discussions. Tous ne connaissent pas le français.

Nous constatons qu'aucune femme n'est employée dans les structures comme animatrice et encore moins comme responsable. Pour offrir une suite à cette expédition, une formation nationale est prévue fin juillet et début août à Niamey.

Samuel et Roland apprécient cette excursion qui les plonge dans le quotidien des Nigériens dans les contrées éloignées de Niamey. Ils découvrent la réalité des faibles ressources que le territoire dispose. Le niveau de vie de la population dans son ensemble demeure très bas. Les villageois des campagnes vivent pauvrement et la misère saute aux yeux. Le principal objectif de l'état s'inscrit dans le développement social du pays, la suffisance alimentaire, la lutte contre la mortalité infantile, l'amélioration de la santé des habitants, la régulation des naissances avec l'équivalent local de notre planning familial, la scolarisation des enfants. Le Niger poursuit la voie de la croissance et la brutalité de la réalité secoue les deux hommes présentés comme experts, dans un secteur qui ne semble pas prioritaire. Samuel se demande comment il pourrait aider ces professionnels qui sont déjà mobilisés au maximum dans le domaine de l'éducation populaire et la culture. Ces hommes pourraient lui donner des leçons de courage et d'engagement, car ils n'hésitent pas à militer pour la réussite du développement économique. Ils participent, comme tout le monde, aux travaux des champs quand le temps est venu de semer, d'irriguer ou de récolter le sorgho. Il sait que lui se montrerait inapte à un tel engagement.

— Nous arrivons d'une autre planète, Roland, je ne vois pas ce qu'on va pouvoir leur apporter à notre niveau. Samuel se sent sceptique quant à l'efficacité de son rôle, mais Roland, dans sa grande capacité à trouver du positif dans ce qui semble impossible et dans l'intérêt de la mission qu'il a initiée, garde confiance et encourage son collègue.

— On va intervenir sur un terrain, qu'ils ne maîtrisent pas encore. On va parler de management de projets, de dépenses et de recettes, de pédagogie, de conduite de réunion, de phénomènes de groupes, de psychologie, de sociologie, de perspectives et de contrôle de résultats. On va leur transmettre ce que nous avons prévu, quitte à nous cultiver de ce qu'ils connaissent.

— Je me demande si leur apprendre à administrer leur établissement leur sera utile, alors qu'ils n'ont visiblement pas de moyens financiers.

— Qu'importe les montants dont ils disposent, la gestion d'un budget doit respecter des règles communes pour que tout le monde puisse échanger avec les mêmes outils. De toute manière, on devra bien s'adapter à leurs besoins. Ils ne se priveront pas de nous le rappeler.

En attendant l'arrivée prochaine de Romain qui sera mon colocataire et mon collègue pendant plus de onze mois, à la suite de cette tournée fascinante et indispensable sur la connaissance du pays, on a commencé avec Roland une première session de formation. Elle se déroule sur plusieurs semaines et s'adresse à tous les professionnels de la culture et des sports réunis à la capitale, des animateurs que nous avons croisés lors de notre périple, et d'autres que nous n'avons pas eu le temps de rencontrer. Ils sont environ vingt-cinq venus de toutes les provinces du Niger et parlent des langues différentes, le haoussa, le zarma, le tamasheq, le peul. Certains se révèlent heureusement francophones. C'est une expérience étonnante très riche pour moi, tout à fait nouvelle et originale, puisque nos interventions sont traduites en plusieurs idiomes pour que tous les participants puissent assimiler les cours. On aborde l'organisation du travail, les techniques de management, l'administration des animations, le suivi et le contrôle des actions entreprises. Je suis rassuré de voir que les professionnels, même s'ils s'interrogent parfois sur l'utilité de la comptabilité, se réjouissent de savoir que des règles

existent et qu'ils pourront les appliquer le jour où ils auront de l'argent à dépenser. Pour ceux qui disposent d'un budget minimum, ils apprécient les méthodes de la gestion de projets.

Roland ne va pas rester longtemps encore à Niamey puisqu'il doit repartir fin juillet et passer le témoin à Romain. Au rythme où se déroule notre mission, il n'aura certainement pas la possibilité de mettre en place le contenu détaillé de notre plan de travail. On sait seulement que dès septembre s'ouvrira la nouvelle année scolaire des étudiants à l'Institut National de la Jeunesse et des Sports et que nous devons effectuer des interventions auprès d'adolescents sans aucune expérience.

Comme il me le répète sans arrêt : tu verras bien sur le tas et te connaissant tu confectionneras un programme « aux petits oignons » pour ces étudiants. Bien sûr ! Je trouve que c'est facile pour lui de dire que je vais proposer du sur-mesure, alors que je ne dispose même pas des informations de bases pour construire un parcours, par exemple le niveau des élèves ni le contenu général de leur formation. La situation me stresse un peu. Je crois pourtant que je suis bien le seul à m'inquiéter.

Romain nous a rejoints, trois semaines après notre arrivée et quelques jours avant le départ annoncé de Roland, sans avoir profité de ce périple qui ne se reproduira plus durant notre séjour, malheureusement pour lui. Tout le restant de notre mission se tiendra exclusivement à la capitale.

UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES

L'arrivée exubérante de Romain dans la concession au beau milieu de la deuxième quinzaine de juillet bouscule les récentes habitudes des deux missionnaires séculiers qui se sont parfaitement organisés au quotidien depuis une dizaine de jours. Roland accepte, plus par commodité que par motivation, d'accueillir le nouveau collègue dans « sa » chambre qui sera de toute façon la sienne après son départ. Dès son premier soir, à peine installé, Romain étonne ses colocataires par son comportement décontracté et sa manière, à lui, naturelle et sans pudeur de se promener à poil dans la maison. Romain préoccupé en apparence par l'organisation de sa vie personnelle leur pose beaucoup de questions sur l'environnement social, il veut savoir si l'on trouve des bars et des restaurants, des boîtes, des clubs, des lieux pour se distraire ou s'amuser en rajoutant avec un clin d'œil à l'adresse de ses interlocuteurs : « et plus si affinités ». Comment peut-on rencontrer d'autres Européens, s'inquiète-t-il ? Il surprend ses collègues par cette série d'interrogations exclusivement d'ordre épicurien. Les deux hommes s'étaient préparés à lui donner, sans rien lui cacher des difficultés du terrain, toutes les précisions concernant leur mission proprement dite. Romain au prétexte qu'il n'a jamais eu l'intention de travailler 24 h sur 24 ne s'embarrasse pas pour repousser à plus tard les sujets professionnels. En attendant, il leur demande s'ils ont embauché un « boy » pour effectuer les repas, le ménage et la lessive, bref les tâches habituelles, car ces aspects de la vie quotidienne ne figurent pas depuis sa naissance dans ses préoccupations principales. D'emblée, il informe ses compagnons qu'il n'aime pas non plus passer des « siècles » à la cuisine, et ne sait même pas comment faire cuire un œuf. Par ses mots sans appel, il donne l'impression de conclure la discussion

qu'il vient lui-même de soulever et de reléguer dans un autre espace-temps les problèmes domestiques, du moins en ce qui le concerne. Les deux interlocuteurs subodorent que Romain exagère, mais intègrent l'idée qu'il ne participera pas beaucoup aux tâches journalières. Jusqu'à présent, Roland et Samuel, protégés par un esprit collectif atavique, ont tout entrepris ensemble, les courses, la préparation des repas, la vaisselle. Ils se gardent toutefois d'informer Romain qu'ils ont pris, pour l'instant, la plupart des déjeuners et dîners au restaurant moyennant un prix vraiment modéré pour les expatriés. Quant au ménage, la question demeure superflue, puisqu'ils n'ont pas jugé nécessaire d'envisager le pire. Chacun a lavé son linge d'une manière prompte et efficace et jusqu'à maintenant tout s'est bien passé à propos de la gouvernance de la maison. La présence de Romain et son état d'esprit réfractaire justifieraient de prévoir un minimum d'organisation. Roland se réfugie en homme sage dans l'imminence de son retour prochain en France et leur suggère de s'arranger entre eux après son départ. Il n'a pas besoin, selon toute logique, de participer à une négociation dont il n'obtiendra pas l'usufruit. Pour les quelques jours qu'ils doivent vivre en commun, laissons voguer le cours des choses, conseille le philosophe.

À trente-cinq ans, toison courte, l'allure sportive et musclée, Romain se révèle d'autant plus blond que Samuel s'avère brun avec une chevelure abondante. Le nouvel arrivant exhibe un tempérament extraverti tandis que son collègue se montre quant à lui réservé. Roland demeure parfaitement conscient que les deux hommes apparaissent très dissemblables tant au niveau du caractère que de leur investissement professionnel. Et, si l'un se dévoile très intègre et efficace, alors, l'autre se range définitivement du côté des personnes décontractées. Il le sait, puisque c'est lui qui les a sélectionnés. Leurs contrastes restent la principale raison pour laquelle il a retenu leur candidature. Leurs profils lui paraissaient complémentaires, pour équilibrer le binôme.